

PUBLICATIONS DU  
CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDE  
DU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE



# Être dix-huitiémiste

## II

*Témoignages recueillis par*

CAROL BLUM

CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDE DU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE

FERNEY-VOLTAIRE

2007

*Couverture*

Nicolas de Larmessin, *Habit d'imprimeur en lettres*,  
une des gravures de la série *Habits des métiers et professions*,  
vers 1700.

© Les auteurs et le Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle 2007

Diffusé par Aux Amateurs de Livres International  
62 avenue de Suffren, 75015 Paris, France,  
pour le Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle,  
B. P. 44, 01212 Ferney-Voltaire cedex, France

ISBN 978-2-84559-048-9

Imprimé en France

## Preface

The present volume, *Être dix-huitiémiste II*, inspired by Serguei Karp's collection of pieces by distinguished specialists, brings together a number of new reflections on what the Enlightenment and its corollary movements have meant to those of us who have delved into its history, literature, arts and culture. The articles in this collection continue the conversation in perhaps somewhat different ways, offering personal reflection and anecdotal material along with description of scholarly pursuits.

The intense political struggles underlying much of the philosophes' literary endeavours, the sort of Internationale uniting thinkers across national borders, the patterns of social bonding necessitated by the struggles against repression, – all these factors imbue the eighteenth century with a special cohesiveness less conspicuous in other eras. Not unlike the figures we study, we «eighteenth-century people» like to get together around our shared fascination with the period, a tendency less marked among scholars of other eras, whose affinities appear to sort themselves out along other lines.

Some of the accounts in this volume describe a purely intellectual trajectory, while others weave scholarly endeavours together with autobiographical circumstances, allowing us the pleasure of learning something of the voyages embarked upon by our fellow *dix-huitiémistes*.

For my own part, thinking about my colleagues' reflections on their scholarship, teaching and personal journeys of discovery, I was again reminded of what a privilege we have shared in spending our lives reading, teaching and writing about the Age of Enlightenment.

Carol Blum, George Mason University

RAYMOND TROUSSON

*Université libre de Bruxelles*

## Les chemins du XVIII<sup>e</sup> siècle

Pourquoi tous les chemins ne mèneraient-ils au XVIII<sup>e</sup> siècle comme ils mènent à Rome ? Les détours ne changent pas à la destination finale, si c'était écrit là-haut.

Rien en tout cas ne pouvait m'y porter dans la tradition familiale, ou nul n'avait jamais accédé à l'enseignement, pas même, pour certains, en tant qu'élèves. Pour autant que je sache, la lignée maternelle appartenait depuis toujours au monde ouvrier, et ma vieille grand-mère, qui trimait en usine à dix ans, en avait gardé le respect un peu craintif du col blanc. Un « Monsieur » était pour elle quelqu'un qui ne travaillait ni en bourgeron ni en salopette et ne soulevait rien de plus lourd qu'un porte-plume. Dans ce sens, j'ai dû répondre à sa définition. Son mari, au départ ouvrier typographe, victime de ce qu'on n'appelait pas encore une compression de personnel, s'était reconverti, peu avant 1914, dans la conduite des tramways. Du côté paternel – à condition de remonter à l'arrière-grand-père, petit hobereau allemand venu s'installer de l'autre côté de la frontière – le chapeau primait sur la casquette. Mon grand-père, avocat dans la région liégeoise, est aussi l'auteur de l'unique utopie produite par la Belgique, mais je dois être seul à posséder un exemplaire de sa *Société simple*, parue en 1900, où il enseignait comment faire le bonheur de tous sans offenser l'indispensable hiérarchie. On peut être avocat et manquer du sens des responsabilités. Cet universitaire peu commun n'eut jamais l'idée d'envoyer son fils à l'école. Mon père fut donc autodidacte par passion, ouvrier par nécessité et le plus souvent en disponibilité pour cause de profession de foi anarchiste. Les autodidactes ont cela de bon qu'ils aiment à faire partager leurs acquis. Comme j'étais friand de récits et que mon père se lassait de raconter, il m'enseigna à lire bien avant le temps de l'école primaire et me laissa désormais libre de dévorer tout ce qui me tombait sous la main. Il était, à sa manière, fort instruit, mais ne mesurait pas toujours la matière à l'âge du lecteur et me fournissait pêle-mêle, à douze ans, Voltaire, la Bible, Spinoza ou la vie de Chateaubriand. Aussi ai-je fort peu pratiqué la bande dessinée, qui sert trop souvent de nos jours d'unique

## ENGLISH SHOWALTER

*Rutgers University, Camden*

### Being a *dix-huitiémiste*

To whom would I ever describe myself as a «*dix-huitiémiste*»? Even in English translation the label would produce puzzlement from almost everyone I encounter, except for fellow scholars. It is therefore a kind of password among initiates, a sign of belonging to the guild. To the profane, I would have to explain what I did, and very likely tell them gently that Victor Hugo and *Les Misérables* actually came a century later. Only with you, mes semblables, mes frères et mes sœurs, does it make sense to reflect on why I joined the club, and to give a testimonial about what it has meant to me.

It would be satisfying to claim a long-standing intellectual calling. I wish that I could tell of reading about Voltaire as a lad and longing to emulate him, or else produce a conversion narrative, and say that when I first read Rousseau, I saw another universe and I became another man: a *dix-huitiémiste*! Alas, the story is much less inspiring. I arrived there by making a series of choices, many of them not well informed, most of them forced on me sooner than I would have wished. When I was sixteen and a high-school senior, I had to choose a college, and I chose Yale, largely because several friends were also going there. A couple of years later, I had to choose a major as an undergraduate, and I chose French, largely because I wanted to travel abroad. Two years after that, I had to choose what to do after graduation, and I chose graduate school, largely because I liked being at Yale. Then I had to choose a dissertation topic, and I chose an eighteenth-century subject.

Only in the last part of this haphazard process did I exercise any sound or mature judgment: I chose my century because I wanted to work with a scholar and teacher I admired, Georges May. I liked French eighteenth-century literature, of course, but I liked most of the rest of it, too. «*Écrasez l'infâme!*» seemed to me a good slogan, but I also appreciated «*Fais ce que voudras!*» and «*Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas*» and several hundred other quotable lines from the whole range of French liter-

JACQUELINE HECHT-ROUSSEAU

*Institut national d'études démographiques, Paris*

## Du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle... un passage obligé ?

Le XVIII<sup>e</sup> siècle ? Pourquoi le XVIII<sup>e</sup> ? Ne serait-ce pas plutôt le XVII<sup>e</sup> ? N'est-ce pas par le XVII<sup>e</sup> que tout a commencé ?

J'ai dix ans... J'ai parcouru tous les livres reliés blond et or de la collection paternelle des Classiques Quillet. Je suis tombée sur l'œuvre d'un certain Voltaire, bizarrement intitulée *Zadig*. J'ai été frappée par une histoire de rubans jaunes, d'armure blanche et de jarretières bleues, mais si j'ai apprécié le style enlevé et l'ironie dévastatrice de cette impitoyable satire, je n'en ai pas vraiment saisi la philosophie cachée.

Mon prénom et mon patronyme ne m'entraînent-ils d'ailleurs pas plutôt vers celui que j'ignore encore être l'ennemi intime du sieur Arouet ? En classe, soutenue par ma sœur Michèle, j'affirme à mes petites camarades éberluées que nous descendons bel et bien toutes deux en droite ligne de Jean-Jacques Rousseau, et je déploie à l'appui de mes dires un parchemin artistement vieilli prouvant sans l'ombre d'un doute nos origines, ne sachant évidemment pas à l'époque que tous les petits Rousseau avaient été abandonnés par leur indigne père.

Non, le XVIII<sup>e</sup> siècle ne m'attire pas encore véritablement. Ce sera le Grand Siècle, celui de Louis XIII, de Richelieu et de Mazarin, qui jouera le rôle de détonateur. C'est Noël... Il neige... Dehors il fait gris et froid. Mais au petit matin je découvre mon cadeau, « le » cadeau, celui qui, comme le dira plus tard la chanson, allumera dans mon âme un grand feu de joie : un livre, un roman de cape et d'épée au titre rocailleux et sonore, le *Capitaine Fracasse*. Je l'ouvre, et l'enchantement commence : j'entre dans un univers tout à la fois réel et imaginaire. Le passé ressuscite devant moi. L'histoire figée enseignée à l'école se réveille et s'anime, la lanterne magique s'éclaire, elle ne s'éteindra plus.

Je retrouverai plus tard dans un poème de Gérard de Nerval l'indéfinissable atmosphère du roman de Gautier : « C'est sous Louis-Treize... et je crois voir... un château de brique à coins de pierre... aux vitraux teints de rouge-



GITA MAY

*Columbia University*

## Autobiographical sketch

Nothing in my background or early personal experience seemed to predispose me to becoming a *dix-huitiémiste*, or indeed an academic. Born in Brussels, I came to the United States following the second world war. I had spent several years in hiding during the German occupation of Belgium, and after the liberation I met an American serviceman, Irving May, whom I would later marry. But instead of settling down to a life of domesticity, I decided to resume my studies, and debated between literature and art before undertaking my graduate studies at Columbia University. There I was initially attracted by twentieth-century literature, and especially by Sartre's philosophy of existentialism, which had great appeal to young people seeking meaning in a violent, incomprehensible world. Encouraged by Professor Jean-Albert Bédé, a Columbia professor who happened to have been a friend and classmate of Sartre at the Ecole normale supérieure, I devoted my Master's thesis to his novel *Les Chemins de la liberté*, which had struck a specially responsive chord in me for its powerful and unsparing depiction of recent historical events.

The post-war world saw a spectacular renewal of interest in the eighteenth century, and especially in the Enlightenment movement, on the part of scholars all over the world. New historical and theoretical approaches significantly contributed to this renaissance of interest in an age that had for too long been reduced to simplistic formulas and clichés. In the United States, Columbia drew many aspiring young scholar to this field, thanks to such charismatic teachers as Norman Torrey and Otis Fellows. Diderot was the undoubtedly central figure in the teaching and scholarly research at Columbia, as is attested to by the *Diderot studies*, the first volume of which appeared in 1949.

I turned to the eighteenth century for my doctoral dissertation, for I felt at home with the comparative, interdisciplinary nature of much Enlightenment writing, with the strong political and ethical commitment that characterizes the works of the major authors of this period, and especially with

NINA RATTNER GELBART

*Occidental College*

## Becoming a *dix-huitiémiste*

Growing up in Greenwich Village, France was important to me as far back as I can remember. Camembert and ratatouille were frequent fare in our house, prints by Picasso and Chagall were on the walls, and Charles Trenet sang in the background. I spoke French with my Belgian-born mother throughout my childhood, and although Dad was American and we used both languages at home, English somehow seemed like the other tongue. Lullabies and fables were French, as far as I was concerned, and so were operas, *Carmen* being my favorite from the beginning. As a little girl at the Central Park Zoo I would run straight to my favorite animals, the seals, exclaiming gleefully «phoques ! phoques ! » at the top of my lungs, causing considerable consternation among the milling parents, and forcing mine to do some explaining.

From age 3 to 13 I attended the quirky but wonderfully progressive City and Country School on West 12<sup>th</sup> Street. It was founded by Carolyn Pratt, whose book *I learn from children* is still a classic. Each year we studied another long gone era—ancient Egypt, Crete and Greece, Medieval times to name the most memorable – immersing ourselves in the culture, dressing, eating, writing in the appropriate period style. We made papyrus. We learned about archeological excavations. I carved detailed models of Mycenae and Tiryns out of Ivory soap bars. The myths came alive, and the Greek and Roman names of gods and goddesses were familiar to us all. We wrote a musical about the Trojan War; at our 40<sup>th</sup> reunion my classmates and I could still sing such melodies as «I see her now, across the sea, the very one who's meant for me», and «O, mighty Zeus, king of Olympus, hear me, an old man, as I pray», and (my favorite) «This be the night that the oath will be broken, Troy's great walls with blood shall be soaken (!).» I remember making parchment, and producing as an illuminated manuscript a section of the *Roman de la rose* when I was ten. We got real gold ink, which we were admonished to use sparingly. While I enjoyed the costumes of the Middle Ages, especially the long pointed hats of the castle ladies, I felt a bit grim

JOHN C. O'NEAL

*Hamilton College*

## The eighteenth century: an entire other world

My entry into eighteenth-century studies, in accordance with one of the master themes for the period, came about by random chance. Like a number of students in undergraduate school, I avoided taking courses before 1800, except for the usual survey of French literature course required of all French majors. When I arrived at graduate school at UCLA, I immediately went about correcting this gap in my intellectual training by choosing yearlong courses in the Middle Ages and the eighteenth century. It just so happened that my academic advisor, Stephen Werner, was an eighteenth-century specialist, so it made sense for me to develop my professional relationship with him. Had he been a sixteenth- or seventeenth-century scholar, I probably would have begun with courses in those centuries. My fit with the age of Enlightenment was a nearly perfect one, as I slowly came to discover the rich interdisciplinarity of the period, which gave me a new, stimulating sense of intellectual freedom and a passion for exploring all aspects of it.

A number of further serendipitous circumstances, however, helped me come to appreciate the rewards of cross-fertilization among academic disciplines. The graduate curriculum at UCLA at that time required courses outside of the department. Having enjoyed my philosophy courses in undergraduate school but never having taken enough courses to satisfy my curiosity, I turned naturally to that department first. A course in the philosophy of perception proved to be a crucial formative turning point in my studies. It was not until much later, however, that I understood what exactly this course provided me intellectually and how it shaped my future research on the Enlightenment. I was interested in the relationship between the acquisition of knowledge and our senses, which is not only at the heart of the ever-fascinating mind-body problem in philosophy but also at the essence of epistemology, a major area of inquiry for Enlightenment thinkers. In fact, I later concluded (but not until my third book, *Changing minds: the shifting perception of culture in eighteenth-century France*) that cultural change in the

# MADELINE PINAULT SØRENSEN

*Musée du Louvre*

## Entre dessin, littérature et sciences

Rien ne me disposait à devenir dix-huitiémiste. Adolescente, j'ai eu la chance de visiter avec mes parents et mes frères, cathédrales, églises, châteaux, musées et autres lieux historiques. Je lisais aussi beaucoup. J'avais hérité de ma mère un certain talent pour le dessin. Aussi, m'a-t-elle inscrite, comme je le souhaitais, après le lycée, au lieu de faire des études sérieuses, dans un cours de dessin, pour jeunes filles. J'ai passé trois années merveilleuses à dessiner, à peindre, à sculpter, à manier formes et couleurs. Il y avait aussi des cours d'histoire de l'art qui m'ont immédiatement passionnée. Je me suis alors inscrite à l'Ecole du Louvre. Je suivais deux cours, celui de peinture étrangère avec Maurice Sérullaz, et celui d'histoire du dessin avec Roseline Bacou.

Le cours de Roseline Bacou portait sur le dessin français du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles. L'intérêt de ce cours résidait en grande partie dans la personne même de Roseline Bacou. Elle a laissé des souvenirs merveilleux. Elle m'a donné le goût du travail et de l'étude. Avec elle, il fallait toujours faire mieux. Les années que j'ai passées à l'écouter ont été pour moi d'un bénéfice inestimable<sup>1</sup>.

A la fin des quatre ans de cours à l'Ecole du Louvre, j'ai déposé, comme sujet de diplôme, les *Dessins scientifiques en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Je ne sais pas encore aujourd'hui pourquoi j'ai choisi – et c'était mon choix personnel – ce sujet peu conventionnel, probablement en raison de l'Histoire naturelle. Il m'intéressait plus que l'étude d'un artiste ou d'une école. J'ai dépouillé toutes les collections parisiennes et certaines de région, privilégiant des lieux particulièrement riches : le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale où m'avait accueillie avec générosité Jean Adhémar qui m'a fait un magnifique cadeau, celui de m'autoriser à travailler dans les réserves. Je passais des journées entières, enfermée dans les rayons à peine éclairés, à regarder les recueils et les boîtes, ce que j'ai fait souvent en compagnie du

1. Voir l'ouvrage en son honneur *Hommage au dessin*, études réunies par Maria Teresa Caracciolo, Rimini, Galleria Editrice, 1996.

# KATHLEEN HARDESTY DOIG

*Georgia State University*

## Quelques repères<sup>1</sup>

En 1967, je quittais une petite ville du Kentucky pour continuer mes études à New York. On s’y trouvait mêlé de beaucoup plus près aux luttes nationales pour les droits civils et contre la guerre au Viet-Nam. La période de nos examens allait en effet être ponctuée plusieurs fois par des menaces de bombes, de même que nos journées à la New York Public Library, dans une incidence peut-être liée à l’agitation politique, peut-être pas. Selon une chanson de l’époque, le parc MacArthur se transformait en des flots de glaçage vert. Ce rêve de drogué semblait parfois décrire également tout un pays qui s’effondrait.

Le beau campus de Fordham University dans le Bronx faisait contraste avec ce désordre. Je comptais y passer quelques années plongée dans des matières de base telles que l’ancien français, avant de passer ailleurs pour le doctorat. Mais il figurait également au programme en cet automne 1967 un cours sur le dix-huitième siècle donné par un professeur nouvellement recruté, John Pappas, et un autre cours sur la critique, proposé par Ira O. Wade. On racontait que ce dernier, déjà à la retraite depuis plusieurs années, descendait de Princeton chaque semaine parce qu’il ne pouvait pas ne pas enseigner quelque part.

Ces deux cours furent éblouissants. Avec John Pappas, nous avons vite appris combien nos prédécesseurs au dix-huitième siècle avaient eux aussi vécu dans un tourbillon. Nous avons pu également apprécier la méthodologie qu’il pratiquait : l’objectivité parfaite devant les textes, des contextualisations éclairantes. C’est aussi dans ce cours-là que nous avons découvert Diderot. Une semaine sur la structure subtile de *Jacques le fataliste et son maître*, et il fallait abjurer la déclaration faite avant de partir pour New York, que je ne savais pas quelle période choisir comme spécialisation, mais ce ne serait certainement pas ce dix-huitième siècle qui me semblait tellement aride.

Dans le cours de Ira O. Wade, d’autres épiphanies. De ses théories sur le

1. Je remercie Bruno Braunrot pour ses commentaires sur cet article.

YVES CITTON

*Université de Grenoble, UMR LIRE*

From *raison* to *réson* :  
three fringe voices of the Enlightenment  
(Spinoza, Deschamps, Tarde)

*Common voices around the crane*

Is it easy to hear voices ? Your average eighteenth-century scholar is likely to frown upon the question. Only religious fanatics and medieval teenage girls « hear voices », and go to war upon their irrational impulses... Since, as everyone knows, a researcher is supposed to identify with his object of study, the average eighteenth-century scholar will of course attempt to understand events by their causes, and explain away voices as acoustic or psychotic phenomena, well within the order of Nature and the grasp of Reason...

Hence a first answer : yes, it is fairly easy to hear the voice of basic commonplaces about what it means to be a *dix-huitiémiste*. Commonplaces, however, appear at various levels. Let us then direct our ears towards a second layer of common notions about « the Age of Enlightenment », no less widespread, but more stimulating than the simple equation : eighteenth century = *Philosophes* = Rationalism. We now hear tales about a double-sided Enlightenment, in which the bright hopes of human perfectibility are undermined by the darker realities of slavery, colonialism, gender bias and proto-capitalist exploitation (if not technological nightmares and mad scientists). We are therefore invited to rediscover « Reason's Other » : thus (re)appear the voice of a crazy dream in a famous geometrician's feverish mind, the voice of a valet deconstructing his master's pretension at being « free », or the voice of an old *bon sauvage* from Tahiti making it quite clear (well ahead of 9/11) that the West deserves no pity – all of these voices coming not from the fringe of the *philosophes'* movement, but from the very man who coordinated their *Encyclopaedia*. Hence a redescription of the « Project of Enlightenment » as a dynamic of radical self-criticism, of restless deterritorialization cleansed of all deceptive hopes of Promised Land : the very nature of human liberty

## MADELYN GUTWIRTH

*West Chester University*

### *Why I am dix-huitiémiste*

It's a great question that others have already answered in a splendid array of ways. When asked to apply it to myself, I had to chuckle inwardly. It was far from a foregone conclusion, or by an easy progression, that I came to be one of «those» today.

I suppose the prior issue, for a Jewish girl from Brooklyn in the 1930s when I was growing up, has to be, why French? I find it difficult to find means of describing how much prestige the French language and culture radiated around my own restricted milieu in those World War II years. Certainly France, as I now realize but certainly did not then, was not prospering in that era. And yet, the latest French films, like *Quai des brumes* or *Pépé le Moko*, their stars, like Michel Simon, Michèle Morgan, Jean Gabin, the singers Tino Rossi or Maurice Chevalier with their jaunty manners and saucy lyrics, all breathed into our lower-middle-class youth an air of bracing otherness, the knowledge of a more knowing and artistically refined popular culture than our own, which we of course also loved. More deeply, my Russian-Jewish-American world still identified with Republican France's liberal and radical political traditions, which we felt (not altogether accurately) as positive reinforcers of Jewish freedom and secular equality before the state. So when, at the age of twelve, I was offered, after a half-semester each of French and of German, to choose which language I wanted to learn, there was simply no question: French it had to be.

And fortunately for me, I had the astonishing luck of starting my junior high school studies with an instructor, Sylvia Serwer, whose French intonation and fluency were exemplary. Her enthusiasm was so infectious that I could not resist going on from year to year, increasing with time my commitment to French culture and to the delights of that graceful tongue's sounds and writings. Of course, my parents, for whom an interest in French seemed rather frivolous, in no way shared my enthusiasm. They would infinitely have preferred my adoption of a secretarial career. But my francophile elder sister cannily devised a way out for me: she convinced them that, if I were

GUY SPIELMANN

*Georgetown University*

## Interrogations d'un dix-huitiémiste interlope

Je me souviens de ma surprise lorsque, postulant jadis au programme de doctorat de diverses universités, j'avais été accueilli dans l'une d'entre elles par une étudiante qui m'avait interrogé sur « mon siècle » : « êtes-vous dix-huitiémiste, dix-neuviémiste ? ». Mon hôtesse se montra également interloquée en m'entendant répondre que je n'avais pas de siècle à moi, et que mon intérêt pour le théâtre se traduisait par de multiples appétences, de la farce médiévale au drame contemporain.

Il m'est apparu très vite que ce refus pour moi tout naturel de choisir, ou pour mieux dire de se déclarer pour tel ou tel siècle, était perçu comme une tare, voire même comme une carence inacceptable chez un impétrant aux études doctorales, dont on ne pouvait sortir que spécialiste d'un domaine et d'un siècle bien déterminés.

Le caractère comminatoire de la demande qui m'était faite de fixer ainsi mon attention et mes efforts ne m'ayant pourtant pas convaincu, je n'ai eu de cesse par la suite de m'ingénier à déjouer les nombreux mécanismes mis en place pour forcer tout érudit à rester dans sa spécialité et son siècle. Je me voyais bien « toutiémiste », voire « rientiémiste », mais fort peu dix-sept ou dix-huitiémiste, il faut l'avouer, et, lorsqu'il fallut bien, à terme, se déclarer, je parvins néanmoins encore à refuser l'obstacle en portant mon dévolu à la fois sur un domaine aux contours mouvants, les arts du spectacle, et sur un temps historique au statut problématique en France (1680-1715), que j'ai baptisé – en l'absence de dénomination propre, on excusera j'espère le manque d'originalité – *fin de règne*.

Sommes-nous encore au « Grand Siècle », Louis XIV vivant toujours, ou déjà au XVIII<sup>e</sup> comme le voudrait la stricte chronologie ? Les histoires du théâtre français, sur ce point, se sont longtemps montrées unanimes : ni l'un ni l'autre. Le XVII<sup>e</sup>, réduit en l'occurrence au théâtre « classique », était réputé avoir pris fin avec le retrait de Racine en 1677 (ou à peu près), tandis que le XVIII<sup>e</sup> ne commencerait pas avant les débuts parisiens de Marivaux



PHILIP STEWART

*Duke University*

## Être dix-huitiémiste

J'ai l'avantage d'avoir bénéficié déjà de la lecture du premier *Être dix-huitiémiste*<sup>1</sup>, qui sert à la fois de modèle et de point de référence. J'ai goûté en particulier les réminiscences de Roland Mortier et de Jean Sgard, et les « confessions » ambivalentes de Pierre Rétat. J'avoue n'avoir pas grand' chose à « confesser » dans ce sens. Cependant si je suis devenu dix-huitiémiste, et sans regrets, c'est dû à certains aléas mais pas tout à fait au hasard. Tout le monde a eu une relation différente avec sa spécialisation, la mienne n'est sans doute pas exceptionnelle mais elle est particulière.

En un mot, j'ai vécu, d'une certaine manière, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ou plutôt au XVII<sup>e</sup>, ce qui m'a permis de vivre le XVIII<sup>e</sup>. Élevé dans une communauté protestante évangélique, j'ai appris à penser comme on pensait avant les Lumières, tout simplement. Imaginez Bossuet protestant, et vous avez l'idée.

Outre l'adhésion à la vérité littérale de l'Écriture sainte, qui ne diffèrait guère en effet de celle de Bossuet, même si toute catholicité proprement dite en était absolument exclue, la foi comme valeur centrale n'accordait aucun privilège particulier à l'intelligence. Il n'était pas défendu de penser, voire de briller, à condition que ce fût dans d'étroites limites fixées par la notion d'orthodoxie. Même sans pape, une communauté religieuse est capable d'imposer une contrainte doctrinaire dont les confins sont très harceusement surveillés. Il était permis, étant croyant, de penser, à condition que cette activité ne paraisse qu'une sorte d'amusement sans importance réelle, de spéculation dans le vide qui n'engage à rien. On ne cherche pas à sonder les mystères à moins que ce ne soit à but purement méditatif, et surtout il faut passer vite sur les contradictions, qui bien sûr n'en sont pas. Quand on croit littéralement que, dans la Bible, chaque mot est vrai, il y a plein de nœuds dont on doit se tirer le moins mal qu'on peut. Ce genre de foi consiste toujours au fond, comme l'a dit Voltaire, à croire ce que la raison ne croit pas.

1. *Être dix-huitiémiste*, éd. Sergueï Karp, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, 2003.

CLORINDA DONATO

*California State University, Long Beach*

## « Etre dix-huitiémiste, être encyclopédiste »

I became « *dix-huitiémiste* » the day I became « *encyclopédiste* », a moment I remember quite distinctly as I sat in Stephen Werner's eighteenth-century literature class at UCLA in 1980, listening to a lecture about the many wonders of Diderot's prose and irony. Stephen Werner wove the *Encyclopédie* in and out of his discussions about Diderot. He was working on his volume on the plates at the time and spoke often about the intertextualities of the *Encyclopédie*, plates and text, D'Alembert, Diderot's œuvre, and really, the entire span of the long eighteenth century! It seemed like anything of relevance in the eighteenth century could be found in the *Encyclopédie* if one knew how to find it. Curious about this work, which I couldn't visualize, I took a trip to Special Collections to experience the *Encyclopédie*. Negotiating the old card catalogue at the University Research Library I discovered not only the *Encyclopédie*, but the *Supplément*, the prospectuses to the *Encyclopédie méthodique*, and its Spanish translation, the *Enciclopedia metodica*. By the end of the day, I had looked at them all and came away sure of three things: 1) it was unlikely that any one scholar had read these interrelated tomes in their entirety; 2) exploring them in a scientific or exhaustive way without tools to « map » their contents would be very difficult; and 3) I wanted to write a dissertation on European encyclopedism in the eighteenth century, the ten volumes of Spanish translation piquing my interest. As I think back to those first of many hours spent in Special Collections or the *fond ancien* of the many libraries in which I have worked, I would like to underscore the importance of seeing, reading, touching and experiencing the beauty of the eighteenth-century book. No single experience influenced me more in my transition from generic graduate student to *dix-huitiémiste* than seeing the books, and it occurs to me how little time we as professors take to accompany our students to libraries so that they might view the books and learn about why we often need to go back to the unmediated object for authenticity and accuracy. If we are interested in expanding the ranks of eighteenth-

J E F F R E Y R A V E L

*M.I.T.*

## From orthodoxy to reform

My path to studying the eighteenth century began in an orthodox synagogue in Omaha, Nebraska in the late 1960s. There, as a seven or eight year-old Jewish child, I was shown noisy, grainy film reels of the liberation of German concentration camps at the end of World War II. The shocking footage of emaciated Jews and other victims of Nazi persecution, as well as the accompanying exegesis of these sacred images by the rabbi and our religious school teachers («Never again!», and «Support Israel at all costs!»), raised many questions. My mother and father answered some of them: yes, distant relatives were killed in the camps, but no, my parents did not have any personal memories of the unfolding horror. They had only been children themselves.

The question that soon grew greatest in importance for me, however, had comparative and historical dimensions. How, a scant twenty years after the greatest catastrophe in three millennia of Jewish history, did I have the good fortune to live in a time and place where such persecution seemed unthinkable? In the American Midwest in the late 1960s, our family attended synagogue and did not celebrate Christmas, so I was aware that I was different from my classmates in the public schools. But neither they nor their families manifested hatred towards me or the Jews more generally, at least not in any way I perceived at the time. What was it about the nation's political culture that had made it a safe haven for me, my parents, and my grandparents, who had first come to North America in the two decades after 1900? I somehow settled on the idea that the eighteenth-century origins of the country contained the answer to this question; in my youthful enthusiasm, I conflated the rhetoric of American independence from King George III with that of unqualified freedom from oppression based on religion.

As a result, I viewed the eighteenth century with excitement in my studies in high school, college, and graduate school. Study of this period of revolutionary change would certainly yield insight about how humanity might overcome its darkest tendencies. My passion for the period gained a French

JULIA V. DOUTHWAITE

*University of Notre Dame*

## The *dix-huitiémiste* as detective

The eighteenth century fascinates me because of the constellation of connections relating literature – my chosen field of study – to other forms of intellectual work going on during the period. Evidence of these connections emerges in personal correspondences between journalists, novelists, scientists, and thinkers of every stripe, and popular publications of the time – novels, speculative histories, philosophical and political tracts, broadsides, chapbooks, and fictional biographies. All bear witness to the effervescent energy of the period and a wide-ranging engagement with questions of aesthetics, philology, political theory, and anthropological speculation, among other things. This sense of intellectual excitement is, of course, a commonplace among *dix-huitiémistes*: we like to think of «our» century as «the interdisciplinary century<sup>1</sup>.» Each of us has followed his or her own highly personalized path through this complex material. From a base camp in fiction and autobiography I have ventured into the wilds of women's history, travel writings and early anthropology, to painting and portraiture, experimental physics, and, most recently, revolutionary history and politics. Practicing literary history in an eighteenth-century context keeps one alert, ever curious to learn more about the complex social fabric and ideas of the time. Following the track of textual hints, one carefully tries to reconstruct the meaning of people's thoughts, hopes, and fears that, like shards of ancient pottery, would be forever lost in time were it not for our efforts of excavation and reappraisal.

My enduring interest in this field is the legacy of gifted teachers – Joan DeJean, Robert Ellrich, Walter Stephens, Douglas Collins, Lionel Gossman, and Victor Brombert. Through their example, they showed how literary history can bring a distant world back to life by listening carefully to the subtle inflections in the text. From them I learned to relish the work of the *dix-huitiémiste* as detective, to be sensitive to semantic change, and to enjoy

1. *The Interdisciplinary century : tensions and convergences in eighteenth-century art, history, and literature*, ed. Julia V. Douthwaite and Mary Vidal (Oxford, SVEC, 4, 2005).

## Table des matières

Preface	5
Raymond Trousson, Le chemins du XVIII <sup>e</sup> siècle	7
English Showalter, Being a <i>dix-huitiémiste</i>	31
Jacqueline Hecht-Rousseau, Du XVII <sup>e</sup> au XVIII <sup>e</sup> siècle... un passage obligé ?	35
Gita May, Autobiographical sketch	41
Nina Rattner Gelbart, Becoming a <i>dix-huitiémiste</i>	45
John C. O’Neal, The eighteenth century: an entire other world	51
Madeleine Pinault Sørensen, Entre dessin, littérature et sciences	57
Kathleen Hardesty Doig, Quelques repères	65
Yves Citton, From <i>raison</i> to <i>raison</i> : three fringe voices of the Enlightenment (Spinoza, Deschamps, Tarde)	71
Madelyn Gutwirth, Why I am <i>dix-huitiémiste</i>	83
Guy Spielmann, Interrogations d’un dix-huitiémiste interlope	89
Philip Stewart, Être dix-huitiémiste	95
Clorinda Donato, « Être dix-huitiémiste, être encyclopédiste »	101
Jeffrey Ravel, From orthodoxy to reform	109
Julia V. Douthwaite, The <i>dix-huitiémiste</i> as detective	115